Christensen, Andrée. *Epines d'encre*. Ottawa : Vermillon / David, 2016. 160 p.

La rose est depuis longtemps déclinée dans les littératures les plus diverses, fleur emblématique de la poésie depuis les roses de l'amour et de la mort dans les quatrains d'Omar Khayyam au douzième siècle ou d'« Ode à Cassandre » de Pierre de Ronsard au seizième, jusqu'aux plantes plus politiques, par exemple dans « La rose et le réséda » de Louis Aragon. Dans *Epines d'encre*, Andrée Christensen remplit toutes les pages du recueil de roses qu'elle catalogue, comme dans un herbier, selon les images qu'elles évoquent. La poète distingue quatre catégories : les « méditatives », qui « tiennent peu de place [et] vénèrent le silence » ; les « dionysiaques », dont le « parfum est celui de l'animal [alors que] leur beauté indomptable a l'âpreté lumineuse de l'orage » ; les « infernales », qui « convoquent les anges charognards [et] lient conscient et inconscient » ; et les « alchimistes », dont le « terreau est celui du rêve, jonction de deux univers ».

Chaque rose reçoit un nom, entre autres « La rose-de-l'effacement », « La rose-corneille », « La rose-de-la-nuit-blanche » ou encore « La rose-jardinière », et chacune des quatre parties débute par la reproduction d'une peinture acrylique de l'auteure représentant une rose sur fond noir.

S'inspirant de la roseraie de son père, jardinier passionné, la poète développe un langage délicat et patient, attentif aux détails, aux couleurs changeantes et aux plis et au dépliage d'une idée ou d'une image. Par exemple, « La rose-fatale » se montre « Gourmande au rire érubescant, / coupable de toutes les couleurs greffées » ; « La rose-des-cicatrices » « donne sa langue à l'abeille meurtrière » et « écrit un sabbat de dards noirs » ; « La rose-de-l'étoile » réside dans un « charnier d'étoiles jaunes / aux récits de cendre ».

Dans sa préface, Christensen expose les intentions à l'origine du recueil. Elle énonce le lien affectif et biographique qui anime son amour des roses et son présent projet d'écriture. Elle souligne aussi son mûrissement de longue date, comment il est basé sur des notes délaissées et comment il l'a accompagnée dans d'autres réflexions poétiques. Certes, sa roseraie littéraire, confie-t-elle, abrite « les roses de la mémoire », mais elle s'emploie également à un « nouveau langage des roses », celui-ci « à caractère onirique ». La poète souhaite « des roses parlantes qui se racontent, dialoguent, interrogent, hantent », ou qui restent silencieuses. De la sorte, *Epines d'encre* recherche « quelque chose d'indéfinissable » dans un terreau poétique déjà fleuri par « cinq millions [...] d'une longue lignée ».

Emilienne Rue